Les Echos jeudi 19 février 2004

La planète, tableau baroque

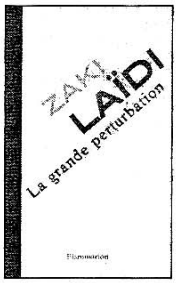
LA GRANDE PERTURBATION
par Zaki Laïdi
Flammarion, 417 pages, 21 euros.

Un travail de démystification de la mondialisation, phénomène anxiogène par son caractère contradictoire et incertain.

Depuis la publication d'« Un monde privé de sens » il y a dix ans, Zaki Laïdi s'affirme comme l'un des meilleurs observateurs de la mondialisation. L'originalité et la qualité de son dernier essai de synthèse est de dépasser les passions et les idées reçues pour nous convier à reconnaître la complexité d'une évolution irréductible à un schéma simple et linéaire.

Ce travail de démystification revient d'abord à percevoir que, si la mondialisation renvoie à des données identifiables comme l'interdépendance des économies, elle est aussi un *« imaginaire social »*, une représentation du monde que nous construisons en fonction de nos peurs ou de nos attentes.

C'est parce qu'il se refuse à occulter ce qu'ont de contradictoires les données observables dans la réalité que Zaki Laïdi en arrive à dépeindre la mondialisation comme un tableau baroque. Alors que l'imaginaire en fait un processus massif et global, il se trouve, au contraire, qu'*« elle ne fait guère système : il y a entre ses différentes données des décalages, des disjonctions, qui lui donnent plus la forme d'un ensemble baroque que d'une dynamique harmonieuse »*.



Parmi ces disjonctions, l'auteur s'attarde à analyser celle qui résulte de la confrontation entre la dynamique globalisante des marchés et le maintien de la souveraineté des Etats. Rappelant que *« l'idée d'un affaissement des Etats sous les coups de boutoir de la mondialisation est une des idées les plus répandues aujourd'hui »*, il estime *qu'« elle n'en reste pas moins une des plus fausses »*. Il est clair que la souveraineté des Etats est de plus en plus entamée au bénéfice du marché, mais on constate aussi que les mêmes marchés sont les premiers à demander la protection de l'Etat pour se développer. Les luttes dont l'OMC est le théâtre montrent pareillement que les Etats, poursuivant les vieilles politiques mercantilistes, utilisent le commerce mondial pour asseoir leur puissance.

Différences nourries

L'issue de la confrontation apparaît bien incertaine quand on voit, d'une part, la décomposition des anciennes souverainetés territoriales pousser les Européens à promouvoir une gouvernance partagée et, d'autre part, des nations comme les Etats-Unis et la Chine manifester un souverainisme sourcilleux. Autrement dit, loin de déboucher sur une uniformisation des politiques, la mondialisation ne fait que nourrir les différences.

On appréciera la manière dont l'auteur s'en prend à la tendance à faire de la mondialisation la source naturelle de toutes nos difficultés. A ceux qui l'accusent de conduire à *« la cannibalisation de l'Etat-providence »*, il montre qu'elle sert d'alibi pour ne pas affronter la responsabilité des arbitrages sociaux rendus nécessaires par la vieillissement et la croissance de la demande de santé. *« On surjoue la contrainte globale »* dans la mesure où, auprès de l'opinion, *« le discours de la contrainte extérieure a une force beaucoup plus grande que la référence à une nécessité interne »*. De même, Zaki Laïdi relativise l'impact de la mondialisation sur les inégalités sociales ou la montée du chômage. Il est tenté de voir dans l'ouverture commerciale une opération blanche qui *« crée par définition des gagnants et des perdants, sans que l'on voie par quel miracle il pourrait en être autrement »*. Si l'on examine des pays où, comme au Mexique, les inégalités sociales se sont aggravées, il apparaît que *« la variable déterminante est moins le commerce mondial que le refus d'une nation de corriger ses structures sociales internes. C'est dans les nations structurellement inégales que l'ouverture commerciale a toutes les chances d'aggraver le sort des perdants »*.

Il était logique que la focalisation de Zaki Laïdi sur l'imaginaire social le conduise à une analyse fouillée de ce qui détermine aujourd'hui les résistances à la mondialisation. Tout en se livrant à une critique sévère des mouvements antimondialistes dont la nature lui paraît bien ambiguë, il cherche à comprendre ce qui rend la mondialisation si anxiogène. La raison en est simple : c'est parce que la mondialisation est « baroque », parce qu'elle renvoie à des paramètres antagonistes, parce que ses conséquences ont un caractère fragmenté, contradictoire et incertain, qu'elle est par nature anxiogène. C'est vrai pour les gagnants et les perdants, les premiers parce qu'ils ne sont pas sûrs de conserver leurs acquis, les seconds parce qu'ils craignent de vivre un déclassement accentué. D'où le pronostic de l'auteur : comme la mondialisation se manifestera par une dispersion croissante des trajectoires et des situations, l'anxiété ne pourra que se prolonger. C'est parce que *« la mondialisation sera de plus en plus baroque »* que *« la grande perturbation est devant nous »*.

JEAN DUBOIS